

6. L'entrée des Bourbakis à la Vallée selon Alfred Meylan

Un numéro de la FAVJ de février 1931, publiait, soixante ans après les faits, une lettre d'Alfred (Meylan) à son frère Constant, habitant Genève. L'épistolier traitait de la retraite en Suisse de l'Armée de l'Est. La lettre datait du dimanche après-midi alors que les événements s'étaient déroulés le mercredi 1^{er} février et le jeudi 2. Il s'agit donc d'un « reportage » pris véritablement sur le vif.

Cher frère,

Nous avons reçu ce matin ton envoi et lettre, par où tu dis que tu es étonné de ne pas avoir reçu de lettre ; tu en serais moins étonné, si tu avais été témoin de tout ce que nous avons vu et la position où nous nous sommes trouvés depuis mardi matin. C'est fort difficile décrire et de te donner quelques détails ; il faudrait des volumes, enfin, comme je vois que les journaux sont assez peu renseignés, je m'en vais essayer de te donner une idée de ce qui s'est passé.

Déjà lundi soir, il est arrivé au Sentier et au Lieu une douzaine de militaires français, je crois des individus sortant des ambulances, ainsi qu'une masse de bagages et individus, femmes et enfants, qui fuyaient devant les Prussiens, à Morez et à Mouthe, mais ils ne savaient rien d'autre. Le mardi matin, par les 8 heures, on a commencé à voir déboucher par les Mines, derrière Tivoli, une vingtaine de cavaliers et quelque cent fantassins. Tu peux penser si nous étions déjà peu rassurés, mais quand ils nous ont dit, nous sommes le 24^{me} corps d'armée, - général Crémer – composé de 10 à 12 000 hommes qui devront tous passer par là. En vérité, j'ai été et tout le monde angoissé au suprême degré, mais il n'y avait pas à réfléchir, il fallait bouger. Quelques minutes d'intervalle entre des premiers et, à 8 h. 30, a commencé une colonne qui a duré sans aucune interruption jusqu'à 10 heures du soir.

Pour commencer, c'était les mulets d'artillerie de campagne avec artilleurs ; ils avaient essayé de monter leurs pièces, mais avaient dû les laisser à deux kilomètres de Chaux-Neuve ; ils avaient alors dételé et sauvé l'attelage, mais mon Dieu, quel attelages ! Des mulets pelés, minés et mourant de faim, mais ils montaient quand même. Ensuite sont venus les fantassins, pauvres gens, arrachés de chez eux (peu d'anciennes milices, quelques soldats rappelés), qu'on avait fait marcher pendant quatre semaines depuis Belfort, toujours fuyant et éreintés, chargés d'armes et de munitions. Ils s'accordaient tous à dire qu'ils auraient battus les Prussiens, mais que quand ils avaient une bonne position, au lieu de les y laisser et d'avancer, on les faisait battre en retraite et canarder par derrière ; ils croient que c'était à dessein, afin de les détruire ; c'est le sentiment de tous ceux à qui j'ai causé (des centaines). Revenons à nous. Il était arrivé un bataillon vaudois pour garder la frontière. Un poste de 20 ou 30 hommes était à peine établi à Tivoli quand la colonne a débouché, et il fallait désarmer tout ce monde (ce n'était pas difficile) ils se sont placés au-dessus de

la croisée des chemins qui montent vers Tivoli et, chaque Français, en passant, lançait son fusil, cartouchière, sabre et autres, sur notre champ. Quand tout a eu passé, il y avait un monceau de fusils qui tenait depuis devant chez Monsieur Daniel, jusqu'à la route, et une étendue de fourniment que celui qui n'a pas vu, ne peut pas se rendre compte. Une fois désarmés, on a lancé la colonne en bas les Mines par le Crêt de la Vuarraz sur le Sentier et du Sentier à l'Abbaye et Vaulion. Malgré cela, tout est rempli : maisons, églises, écoles, je ne peux mieux te dire, que c'étaient les sauterelles d'Egypte. Quand toute la Vallée a été pleine, ils sont venus dire vers Tivoli de ne plus en envoyer en bas et de détourner le torrent sur le Solliat, qui était déjà plein. Alors ce fût une bagarre d'affamés, de malades, de gelés. C'était les plus malheureux. Toutes les maisons se sont regorgées et c'était 10 heures du soir, par bonheur, quand le débordement a arrêté et je ne sais ce qui serait arrivé si cela avait continué.

Dès le début tout le Solliat a porté des vivres, soupe, pain, enfin tout ce qu'il y avait dans les maisons au bord de la pièce et devant Tivoli. Mais c'était un verre d'eau au lac ; nous sommes courus partout au pain, mais c'était impossible d'en plus trouver. La plus grande partie mourait de faim et n'avait pas vu de pain depuis nombre de jours et toujours couché en plein air. Ainsi ils n'étaient pas difficiles ; les planches nues étaient un lit apprécié. Ils n'ont fait aucune méchanceté, doux comme des agneaux et trop heureux d'être en Suisse, mais par contre des bestiaux auraient eu plus de propreté et plus de pudeur qu'ils n'en ont montré. Les immondices sont réparties dans tous les locaux qu'ils ont occupés, que ce soit chambre ou cuisine, c'est pourquoi, lors même qu'ils sont partis, il nous reste encore assez de besogne. Je pense que ces pauvres gens sont dénaturés par la souffrance morale et physique et qu'ils ne sont pas responsables d'actes aussi dégradants.

Le lendemain jeudi (c'est le mercredi que le gros est arrivé) la nuée recommençait et, bien avant qu'on eu pu se débarrasser un nouveau convoi arrivait, mais par bonheur, ce n'était que trois ou quatre cents, qui le soir, n'en pouvant plus, avaient bivouaqué sur le Chalet Brûlé, et nous avons de nouveau fait ce que nous avons pu pour les soulager.

Pendant l'après-midi, des traîneaux du Cernoy, Laitelet et Chaux-Neuve ont amené les canons démontés ; mais le plus gros est tombé entre les mains des Prussiens à Chaux-Neuve. Tout cela est resté sur notre champ les jours suivants. On a emmené ces armes, toutes nos voitures ont été requises, ils les ont mises aux remises communales et à l'entrée de l'église, les sabres et les cartouchières sont encore en grande partie sur le terrain et dans un bel état ! Il en est descendu environ 800 par le chemin Chez les Piguet et il en passait autant qu'au Solliat par les Charbonnières et le Pont. N'étant pas encore ressorti de la maison, je ne sais rien de sûr, mais dans tous les cas, le « Journal de Genève », qui parle de 5000 est bien mal renseigné. 20 000 serait mieux dire. Et conter toutes les impressions qui m'ont passé par la tête serait bien long, mais celle qui domine c'est : pauvre France !

...

Adieu, ton frère A.

Finale de la lettre à découvrir dans l'ouvrage Bourbaki.



Ils avaient passé à proximité de la Capitaine qui témoigne aujourd'hui encore de cet exode si peu ordinaire.



Le Solliat en hiver dans la deuxième moitié du XIXe siècle et tel que les Bourbakis purent le découvrir en sortant du Risoud.



C'est à proximité même du voisinage de Chez Tivoli, ancien bistrot de campagne au moins depuis 1851, que les Bourbakis déposèrent leurs armes.



Le dépôt des armes selon le peintre Edouard Castres.